

BARRÈS FOSSOYEUR ET FAUSSAIRE

Notre dernier numéro annonçait « l'autopsie » de Barrès. La voilà commencée. Pourquoi cette haine envers un mort ? Nous vous le disons aujourd'hui.

Si la révolution des combattants occidentaux n'est pas venue au secours de la révolution jaillie du front russe, si la bourgeoisie française a digéré sa guerre, si elle s'est ressaisie devant combien de menaces après avoir étouffé toute révolte issue du prolétariat des grands massacres, Barrès parmi tant d'autres en est comptable : il est de taille à servir de répondeur, dans ce compte qu'il faudra régler. Voilà pourquoi nous parlons aujourd'hui. Voilà ce que nous disons d'abord.



En août 1914, la bourgeoisie française (comme toutes les autres) a entraîné tout son peuple à une guerre qu'elle imaginait atroce et brève : or, dès la mi-septembre, le front s'enlisait, s'incrustait de l'Aisne aux Vosges, puis vers Ypres pour quatre ans. La bourgeoisie n'était pas moralement prête à organiser une France de l'arrière. Il lui fallait se créer une idéologie appropriée. Barrès l'y aida plus que tout autre. C'est son idéologie qui étouffe, en fin de compte, cet instinct révolutionnaire du combattant dont le Feu, de Barbusse, contenait les merveilleuses promesses. La bourgeoisie a installé son Poilu Inconnu sous son Arc de Triomphe. Elle tient en otage, sous ses pierres et ses fleurs, et les larmes mêmes de tous ceux qu'elle réussit à aveugler, un des simples hommes qu'elle tortura et qui la maudirent. Que notre bourgeoisie ait magnifié le vulgaire fantassin inconnu au lieu de dresser cent statues aux maréchaux, comme fit la bourgeoisie napoléonienne — voilà le signe des temps. Mais que cette bourgeoisie ait réussi à faire tolérer, accepter, voire vénérer son culte du Poilu Inconnu — c'est le signe que les temps n'ont pas été révolus pour nos peuples d'occident, promis dès lors à d'autres massacres. Voilà ce que nous verrons toujours derrière les poses de cinéma de Maurice Barrès.

Que fallait-il pour organiser la domination du prolétariat de guerre par la bourgeoisie de guerre (c'est-à-dire par tout ce qui ignorait la guerre, comme la bourgeoisie, l'éternelle embusquée de la paix, ignore le travail manuel) ? Il fallait évidemment un ensemble d'organismes économiques et hiérarchiques, une machine à sauvegarder l'ordre, et les conditions matérielles de cet ordre. Il fallait aussi créer dans l'Arrière une conscience de classe supérieure, analogue à la conviction que les bourgeoisies possèdent de leur infinie supériorité intellectuelle vis-à-vis du peuple. Il fallait en somme créer des droits aristocratiques de l'Arrière, droits non seulement de regard, mais de contrôle et de jugement sur les pensées et les sentiments des vrais combattants. Pour créer cet état d'esprit, il fallait la propagande constante d'hommes aveugles (inconsciemment ou volontairement) quant à cette malhon-
nêteté morale : PRÉFÉRER AU SENTIMENT ET AU JUGEMENT

MENT JAILLIS DE L'ACTION VÉCUE LE SENTIMENT ET LE JUGEMENT IMAGINÉS DANS L'INACTION.

Tous les académiciens se mirent à la besogne — relisez le Sacrifice d'Abraham, de Raymond Lefebvre ! — mais aucun n'était préparé par tout son passé à cette sale besogne de fossoyeur moral comme le fut Maurice Barrès.

Clarté dira comment Barrès trouva sa méthode, qui reposait toute sur ce mensonge : l'homme de cabinet peut tout comprendre et tout sentir sans rien faire ; — comment par là même il fit face mieux qu'aucun autre aux conditions invariables imposées aux intellectuels bourgeois par leur inaction de classe, le parasitisme de leur classe qui ne travaille pas ; — comment il s'ingénia ainsi constamment à légitimer sa classe, à fonder la doctrine intellectuelle du Parasite souverain.

Vers ce contre-révolutionnaire de toujours, la bourgeoisie de l'Arrière se tendit d'un seul élan quand on sentit qu'il y aurait pendant des années un Arrière séparé, parasite et exploiteur de l'Avant. Et pour cette besogne de classe, Barrès n'hésita pas : il écrivit son article quotidien de propagande. Qu'a-t-il enseigné, « quand derrière nos tranchées abominables du premier hiver, on rouvrit les cinémas » (1) ? Il a répandu à profusion la fausse monnaie de la joie, de la rigolade des tranchées. Il a clamé que de toute tombe s'exhalait le parfum inouï des vertus mirlitonesques et non la rage inexpiable des sacrifices inutiles. Or, comme, pour lui, toute idée et tout sentiment peuvent être partagés sans qu'on en partage les conditions matérielles, il se fit le distributeur national de ces effluves héroïques, le grand mâle de sans-fil, la roide Tour Eiffel à antennes recevant de tout le front de sublimes radiations sentimentales qu'il centralisait, quintessenciait, puis déversait sur tout le pays le lendemain matin en un leader de l'Echo de Paris. Pour un sou, puis pour deux sous, il vendit dans toute la France une fausse âme du soldat combattant. Fausseur !



Nous savons ce que nous faisons. Nous parlerons de l'écrivain même. Nous parlerons aussi de sa psychologie. Les tares de Barrès sont celles que notre bourgeoisie prétend travestir en qualités aristocratiques. Clarté le dira, puisque les révolutionnaires sont seuls à pouvoir le dire. Aujourd'hui, nous vous donnons la préface, notre raison majeure, en criant :

Quiconque se souvient d'avoir entendu à ses côtés un copain cracher sa rage de moribond ou de condamné, qu'il hâisse Barrès, qu'il le hâisse lui et sa classe, lui et tous les siens.

CLARTE.

(1) Nous citons là un poème écrit durant la guerre par M. Drieu La Rochelle, qui n'hésite plus aujourd'hui à comparer l'esprit de Barrès à celui d'un Charles Péguy, mort en combattant.